

suite de TONY GOY

quelques jours de plus. » S'il se trouve dans cette situation enviable, il le doit au Major et au sergent-infirmier.

UN EDELWEISS POUR SON PERE

A la mi-décembre, Tony obtient une permission. Il se rend à Belley voir son beau-frère, Tony Grange. De retour au dépôt, son temps se partage entre les marches, les exercices et les gardes, en attendant le jour du départ dont il ne sait rien. Il côtoie aussi les bleus, juste mobilisés, qui vont partir faire leurs classes à Valréas, dans le Vaucluse.

Le 24 décembre, après une marche de 30 kms qu'il a trouvé un peu « pénible », il souhaite la fête à son père Etienne. Il y joint un magnifique édelweiss. Un siècle plus tard, il paraît cueilli de la veille.

IL FAIT DES SKIS POUR LE MAJOR

Janvier 1915 est arrivé et Tony se prépare à monter au front, mais il tombe malade. Son départ est repoussé. Le 10 février, bien que guéri, il se trouve encore à l'hôpital d'Albertville, « grâce à la bonne soeur et à la bonté du médecin-chef pour qui (il) travaille. » Il a en effet monté « un véritable atelier de menuiserie » pour les réparations de l'hôpital. Il a même fait « une paire de skis pour le major (qui) en a été content. » Tony a bien conscience, en ce froid hiver, de bénéficier d'une situation de « planqué ». Aussi, invite-t-il ses parents à ne pas dire qu'il travaille pour l'hôpital, car « ça pourrait créer des jalousies ».

Six mois plus tard, -nous sommes le 2 août 1915- Tony continue toujours de « travailler pour installer (son) nouvel hôpital qui doit être prêt pour le 15 août », mais il lui faut vraiment « bucher comme s'(il) gagnait 6 francs par jour. Enfin, estime-t-il, ça vaut mieux que les tranchées. »

SUS AUX EMBUSQUÉS

Le 29 août, il continue à travailler comme par le passé, « mais il souffle un vent de ? sur les embusqués comme moi. Voilà plusieurs fois que des inspecteurs passent des visites. J'ai échappé jusque là, mais ça ne durera peut-être pas. On a été obligé de m'inscrire au dépôt de convalescence du 22^{ème} Bataillon, mais je viens toujours travailler et manger à l'hôpital. »

Même situation le 20 septembre. Tony est arrivé à faire embaucher son compagnon dans une usine de métallurgie. « Ca fait donc une chance de plus de rester. » A l'hôpital, le travail ne manque pas. « Nous allons recevoir

tout à l'heure un train de blessés venant de Verdun. L'hôpital est presque toujours au complet. »

Au 19 octobre, rien n'a changé. « Comme vous voyez, écrit-il à ses parents, nous sommes tous visiblement protégés (il pense ainsi à ses frères et à son beau-frère, Tony Grange). Combien nous devons remercier Dieu et la Ste Vierge et continuer à prier tous. »

LE MAJOR FAIT LA GRIMACE

Quatre mois plus tard, le 12 février, « c'est toujours la même chose », mais « le Major que j'ai à présent fait bien un peu la grimace pour me parler, mais ils y sont un peu obligés car il faut que je finisse d'installer l'hôpital des contagieux, car nous avons dix (?) cas de cérébro-spinales. Comme je fais durer le plaisir de travailler, je compte sur un mois encore où je suis. »

Le 20 février, Tony a passé la visite du Major. « Il m'a prévenu que d'ici peu je quitterai l'hôpital. C'est une affaire de 7 ou 10 jours. » Tony qui a pris goût à cette vie loin du front tente de la prolonger par une permission agricole de 15 jours. Il demande à ses parents d'obtenir un « certificat » auprès du maire. « Il a passé ces jours-ci un inspecteur chargé de visiter tous les auxiliaires et bientôt ce sera le tour des inaptes comme moi. Gare. »

DEMANDE DE PERM AGRICOLE

Le 2 mars, lors de la visite, le Major de l'hôpital n°2 a bien voulu me garder jusqu'au 12. Puis, il y aura une autre visite vers le 18 ou le 20 et on ne le laissera pas partir avant en permission, même agricole. Et cette fois, il faudra faire son deuil d'avance pour être maintenu car le Commandant a dit qu'il ne voulait plus voir d'inaptes. »

Quant à la permission agricole, Tony n'a pu obtenir le certificat à St Sym. Car ses parents n'y sont pas exploitants. Alors, pourquoi ne pas la demander au maire de Larajasse ? « en lui faisant spécifier que c'est vous qui exploitez la ferme de Loives. »

Le 28 mars, Tony fait exercices et marches. Il n'a pas passé la visite, mais il n'en donne pas la raison. Ca ne l'a pas servi, « car le Major (lui) a déclaré ce matin que maintenant j'étais service armé. » Et Tony de s'en contenter. Je ne me plains pas car j'ai bien eu ma part. Il ne faut pas tout vouloir. » Il se console en passant des bons moments dans sa chambre avec « le fils Lhopital de Saint-Martin ».

suite page 3

100 ANS APRES (suite de p. 1)

sont revenus, marqués psychologiquement, n'ont pas eu de descendants, ils ne voulaient pas qu'ils aient à vivre l'enfer qu'ils ont vécu. C'est ainsi que le nom patronymique de mes grands-parents (maternels) a disparu à cause de cette guerre. J'ai eu entre les mains leurs carnets de chants qu'ils apprenaient à l'école entre 1900 et 1914. C'étaient des chants patriotiques, la plupart guerriers, dirigés contre les Allemands, car on les accusait de tous les maux : tortionnaires, meurtriers de femmes et d'enfants, etc... bref, on les endoctrinait, on leur apprenait à haïr les Allemands. J'imagine que de l'autre côté du Rhin, on devait faire la même chose. Ce qui m'amène à dire que lorsque la guerre s'est déclarée, nos poilus appelés sous les drapeaux, sont partis la fleur au fusil en disant : « On va leur mettre une raclée et d'ici quelques jours ou semaines, on reviendra travailler l'esprit tranquille. » Au bout de quelques mois, la fleur n'était plus au fusil mais à terre, complètement fanée. La correspondance qu'ils avaient entre eux est là pour en témoigner. Ils écrivaient tous : qu'est-ce qu'on fait là ? il y a du travail à la ferme, la Mère a besoin de nous. L'esprit familial avait remplacé la fleur au fusil. Ils demandaient des permissions, chacun à leur tour, aux saisons propices aux travaux agricoles, mais chaque fois refusées, il fallait combattre l'ennemi.

FONDER UNE FAMILLE

Ils étaient sans cesse en mouvement. On les envoyait, l'un dans la Somme, l'autre au Chemin des dames, un autre aux Eparges où il a été tué, les deux autres à Verdun où l'un d'eux a été tué. Voilà comment ma famille maternelle a traversé cette guerre. La France d'alors était majoritairement rurale. Je pense que de nombreuses familles ont vécu ce que ma grand-mère et ses cinq fils ont vécu. Ce qui me fait penser que la majorité des poilus souhaitait rentrer dans leur foyer, fonder une famille et vivre dans la paix et l'amour, et non pas faire le sacrifice de leur vie pour la Patrie comme l'Histoire avec un grand H a voulu nous le faire croire.

Cette nouvelle rubrique accueillera les témoignages de ceux qui souhaitent faire part de leurs réflexions sur 14-18.